

**LE JOUR, 1954**  
**27 FEVRIER 1954**

## **LEÇONS DU PROCHE-ORIENT ARABE**

### *Leçons de ce temps*

Pour avoir voulu se comporter en chef, le général Néguib a disparu de la scène politique. Mis en résidence forcée par ses compagnons d'hier, cet honnête homme peut méditer, dans la désillusion, sur l'aveuglement des passions et sur les injustices du sort. Idole de l'Égypte la veille, il n'était plus, le lendemain, que cette ombre qu'on calomnie. Sic transit gloria...

Abandonné de son côté par l'armée, le général Chichakly vient de trouver dans ce Liban qu'il disait infertile son avant-dernier refuge.

Des pouvoirs excessifs ont perdu Chichakly, comme l'absence de pouvoirs a perdu Néguib. C'est tout ou rien avec l'armée. Heureux les pays où les généraux éloignent l'armée de la politique... L'histoire de Rome et des Prétoriens montre assez ce qu'il en advient.

Par bonheur, le Liban est toujours là pour donner asile au vaincu, au Syrien après tant d'autres !

En Égypte, c'est aujourd'hui, plus qu'hier, le pouvoir violent d'une junte, un pouvoir fragile qui triomphe. En Syrie, c'était le « pouvoir personnel » d'un homme, sous un camouflage « démocratique » qui ne camouflait rien. On appelait cela, plaisamment, en évoquant l'Amérique, un « régime présidentiel ». On sait maintenant ce que c'est.

Dans le cas de l'Égypte, comme dans celui de la Syrie, la mesure manque ou manquait ; tandis qu'au Liban, Dieu merci, des traditions et des institutions tutélaires nous protègent.

Politiquement, tout le passé montre la solidité du Liban, comme il montre que, pour exister, la Syrie a besoin de la débilité de tout ce qui l'entoure. Rappelons ici la remarque profonde de l'historien Maspero, valable dans le temps comme dans l'espace : « La Syrie est ainsi placée qu'elle ne peut être indépendante qu'à la condition de ne pas avoir de voisins puissants ». Entourée d'ennemis, avoués ou secrets, sauf du côté du Liban, c'est-à-dire du côté de la mer, la Syrie de Chichakly ne s'en prenait paradoxalement qu'au Liban quand sa politique intérieure devenait plus confuse.

Le Proche-Orient arabe montre en ce moment combien il s'est égaré en prétendant faire une politique de prestige avec une « addition de faiblesses ». Voici, de surcroît, l'heure de la solitude. Avons-nous assez répété cela !

De l'avenir immédiat de l'Égypte, on ne peut rien dire de réconfortant. Dans l'avenir immédiat de la Syrie, le plus troublant c'est la perpétuelle prétention hachémite.

La Ligue arabe, dans le sillage de l'Égypte, regardait obstinément du côté de l'Indonésie et du Pakistan. Voilà le Pakistan d'accord avec le Turc et voilà l'Irak sur le point de l'être.

Il ne reste aux Arabes méditerranéens qu'à trouver la force et le salut dans la Méditerranée maternelle. C'est la conclusion qui s'impose à l'heure grave où nous sommes.

Mais quel triomphe c'est pour notre doctrine et pour notre politique que ce Liban bien-aimé ait pu donner asile au général Chichakly, démissionnaire et fugitif !

En rendant enfin l'hommage le plus ému à la mémoire d'Abdul Hamid Kéramé, qui fut notre cher et doux ami, nous demanderons à Rachid Kéramé de se souvenir, lui aussi, que le Liban, comme il est, est pour tout le Proche-Orient arabe, la terre de liberté, la terre accueillante et fraternelle, le nécessaire refuge.